

TTR

Traduction, terminologie, rédaction



Théorie et Pratique de la traduction III. La Traduction littéraire. L'Atelier du traducteur. *Cahiers internationaux du symbolisme* n^{os} 92-93-94, Mons, 1999.

Christine Klein-Lataud

Volume 13, numéro 1, 1er semestre 2000

Idéologie et traduction
Ideology and Translation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037403ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/037403ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)
1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Klein-Lataud, C. (2000). Compte rendu de [Théorie et Pratique de la traduction III. La Traduction littéraire. L'Atelier du traducteur. *Cahiers internationaux du symbolisme* n^{os} 92-93-94, Mons, 1999.] *TTR*, 13(1), 204–206.
<https://doi.org/10.7202/037403ar>

Tous droits réservés © TTR: traduction, terminologie, rédaction — Les auteurs, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Théorie et Pratique de la traduction III. La Traduction littéraire.
L'Atelier du traducteur. Cahiers internationaux du symbolisme n°s 92-93-94, Mons, 1999.

S'ouvrant sur un texte de Jacques De Decker intitulé « La mise en jeu du traducteur », ce recueil nous permet de rencontrer à visage découvert vingt-six de ces habitués des coulisses et travailleurs de l'ombre que sont les traducteurs, vingt-six « aventuriers » et aventurières qui nous livrent leur expérience de la traduction, de façon savante mais aussi très personnelle. Vingt-six personnes qu'unit la passion du métier mais qui contrastent fortement les unes avec les autres.

De ce livre se dégage en effet non pas une sorte de portrait-robot du traducteur / de la traductrice littéraire mais la vision kaléidoscopique de JE extrêmement différents tant par leur formation, leur approche que par leur œuvre et leur tempérament. Oserons-nous dire par leur style, alors que l'on présume communément que les traducteurs, de par la nature même de leur activité, n'en sauraient avoir? Ici, les caméléons arborent leurs propres couleurs. Certains textes, classiquement universitaires, s'appuient sagement sur la doxa traductologique en cours, d'autres, malicieusement jubilatoires, se font un plaisir de se situer hors théorie, voire de narguer les prétentions de la traductologie. Ainsi Alain van Crugten se pose-t-il en *translator litteratus* « de la classe des lamellibranches et tel la moule, attaché par son byssus au clavier de son ordinateur », face au *translator traductologus*, espèce nouvelle qui excite sa verve satirique : « On peut donc à présent être traductologue comme on est proctologue, c'est-à-dire spécialiste manipulant les instruments pointus d'une science pointue dans l'exploration des profondeurs mystérieuses de l'être. » (p. 178). Que cette plaisanterie de potache (le qualificatif est revendiqué par l'auteur lui-même) ne vous arrête pas : l'article est à la fois drôle et riche. De nature autobiographique, il raconte l'éveil de la passion traductrice d'Alain van Crugten avec sa découverte de Witkiewicz et nous offre des exemples de la créativité requise par ses auteurs favoris, qui ont en commun d'utiliser une langue composite et de pratiquer « de réjouissantes acrobaties verbales ». Les lecteurs émerveillés de sa traduction du roman de Hugo Claus, *Le Chagrin des Belges*, se régaleront doublement de ce témoignage.

Alain van Crugten n'est pas le seul à donner libre cours à sa verve. Décidé lui aussi à s'amuser, Bernard Hœpffner lance son texte avec une

définition rabelaisienne : « Le Traducteur est un fol d'arrachepied, un fol cérébreux, hétéroclite, gradué nommé en folie, joyeux et folastrant, il pense et fait croire qu'il est capable de translittérer toutes les mouchetures que quelqu'un (ci-après nommé l'Auteur) a laissé traîner sur les pages d'un livre en d'autres mouchetures, fort différentes et autrement disposées [...] » (p. 85).

Fols de la traduction, ils le sont tous et toutes, et le « traduire » s'évoque dans des textes qui manifestent un grand plaisir d'écrire, même si ce plaisir s'accompagne parfois d'angoisse.

Les traducteurs et traductrices qui ont participé à ce recueil travaillent dans des domaines très variés : philosophie, théâtre, roman, littérature pour la jeunesse, poésie (genre particulièrement bien représenté) et cinéma (le doublage inspirant à Rémy Lambert le joli titre de « Sous l'invocation de Saint Chrono »). Beaucoup ont à leur actif une œuvre considérable : plus de quatre-vingt ouvrages d'Espagne et d'Amérique latine pour Albert Bensoussan, par exemple. Et les auteurs traduits ne sont pas des plus faciles : Shakespeare, dans le cas de Jean-Michel Desprats, Cervantes dans celui d'Aline Schulman, pour n'en citer que deux. C'est dire que nous avons dans ces pages une somme, aussi bien qualitative que quantitative. Et en prime, les auteurs nous offrent leurs citations favorites, dont cet aphorisme de Borges digne de devenir la devise des associations de traducteurs littéraires : « *El original es infiel a la traducción* » !

Certains textes sont directement en prise sur la pratique et traitent de problèmes spécifiques, relançant à l'occasion des controverses familières. Est-il légitime de traduire : *Nao cantes mais fados, que eu já quebrei a guitarra*, c'est-à-dire littéralement : « Arrête de me chanter tes fados, car j'ai déjà cassé la guitare ! » par « Arrête ta goulante ! Moi, j'ai déjà écrasé l'accordéon ! » afin de transposer Bernardo Santareno dans le milieu des loubars parisiens ?

D'autres contributions se situent au niveau de la philosophie de la traduction. Ainsi Marc de Launay nous offre-t-il une passionnante réinterprétation du mythe de Babel. Et Bernard Simeone, dans un beau texte grave, dédié à la mémoire d'Antoine Berman, témoigne de son vécu de la traduction, qui lui permet d'accéder à « l'infini des vibrations sémantiques en cessant de voir le carcan d'un idiome » (p. 171).

Il faut remercier Claire Lejeune et Françoise Wuilmart d'avoir pris l'initiative de ce troisième *Cahier international du symbolisme* consacré à la traduction. Précisons que vingt-trois ans se sont écoulés depuis la parution du deuxième. Et espérons que le succès de celui-ci permettra d'accélérer le rythme car j'aimerais pour ma part avoir le plaisir d'en lire encore plusieurs (fût-ce en prenant « plusieurs » dans son modeste sens franco-français).

Et puisque nous parlons plaisir, offrons-nous celui de conclure avec une longue citation de Bernard Hœpffner : « Aujourd'hui, le Traducteur, qui avait l'habitude de se pencher par-dessus l'épaule de ses Auteurs, se penche par-dessus sa propre épaule et réfléchit à ce qu'il fait pendant qu'il le fait, il n'est plus seulement Traducteur mais Traductologue [...]. Il se rend compte que l'exemple parfait du littéraliste, c'est Bartleby le copiste, que l'exemple parfait du littéariste, c'est l'Auteur ; lui, il est quelque part entre les deux, il est Bartlebauteur, le cul entre deux chaises (la chaise est triste, hélas !), assis sur la barrière, tergiversateur entre ces deux extrêmes qu'il tente de réunir, entre ces deux fils distincts que, liseron, il voudrait bien réunir en un seul fil plus solide. Il est l'équilibriste qui aimerait bien nouer ces deux fils afin d'avoir une corde tendue sur laquelle danser – et pourtant, c'est dans le vide entre ces deux fils distincts, entre ces deux langues, ce no man's land, ce no man's langue, ce lieu qui n'appartient à personne et certainement à aucune langue, qu'il se sent le mieux, lorsqu'il est confronté à l'impossibilité de traduire, au moment où les mouchetures perdent leurs bords irréfragables, moment de suprême bonheur pour le traducteur [...] » (p. 86).

Et l'on douterait que les traducteurs soient écrivains ?

Christine Klein-Lataud
Collège Glendon, Université York